

## Cacapishco

Jean-Yves Bigot

Bien installés depuis quelques jours à la cabane du Belge dans la montagne de Chirimoto (Rodriguez de Mendoza, Amazonas), nous venons juste de terminer nos objectifs dans le système de Palmira (dével. : 1550 m) et nous pensons maintenant à élargir notre champ d'action à d'autres cavités. Le 17 août 2016, Artemio part seul reconnaître le chemin qui mène au Tragadero de Cacapishco. Ce n'est pas la porte à côté, car il lui faut bien 2 h 30 de marche dans la forêt pour atteindre l'entrée de la grotte.

Ainsi, Artemio a pu retrouver le chemin ; demain nous nous lancerons dans l'exploration de cette grotte. Le 18 août 2016, toute l'équipe est prête. Les sacs sont lourds, car nous devons équiper, explorer et topographier la cavité, puis revenir ensuite à la cabane de préférence avant la nuit. Une grosse journée s'annonce, c'est pourquoi nous partons relativement tôt.



En chemin, nous nous retournons et apercevons au loin les collines qui masquent notre cabane. Artemio et ceux qui disposent d'un GPS nous disent maintenant que la cabane du Belge est « par là-bas » derrière la colline boisée ; ce qui n'est pas du tout rassurant quand on connaît les difficultés d'orientation en forêt. Nous nous éloignons encore pour faire quelques haltes devant des cabanes abandonnées ou non occupées comme celle d'Ernesto. Ces zones aménagées par l'homme constitueront autant de points de repère lors de notre retour.

Nous traversons des lieux sauvages, car il existe encore des animaux dans cette forêt, comme des singes que Xavier a aperçu quelques jours auparavant. Là, Artemio nous montre des traces récentes d'ours à lunettes qui sont passés en laissant des sentes dans des hautes herbes. Il y a aussi des jaguars dont nous retrouverons les empreintes en grotte quelques jours plus tard. Oui, cette montagne de Chirimoto dispose encore d'un écosystème préservé.

**Fig. 1 : Forêt de palmiers à l'entrée du Tragadero de Cacapishco.**

Au bout de deux heures de marche, nous parvenons enfin à l'entrée du Tragadero de Cacapishco. De magnifiques palmiers se dressent devant le porche de la grotte (**fig. 1**).

Quand on connaît les guacharos, ou « cacapisqu » en dialecte local, on ne peut pas être surpris. Car les oiseaux des cavernes se nourrissent de graines de palmiers et les disséminent un peu partout. Ces oiseaux extraordinaires s'orientent dans l'espace des cavernes par un système sophistiqué d'écholocation similaire à celui des chauves-souris. On ne peut rester indifférent au nom de la cavité « Cacapishco » qui désigne le guacharo. En effet, « pisqu » signifie oiseau en quechua. Intuitivement, on ne peut manquer de faire le rapprochement entre le mot « caca » et le cri caractéristique qu'émet l'oiseau au fond des grottes.

Si les onomatopées comme « cui-cui » ou « piou-piou » évoquent pour nous un oisillon ; pour les natifs de la forêt le mot « ca-ca » évoque d'abord le cri du guacharo, un cri sec et fort désagréable avouons-le.

Le mot « cacapishco » (**fig. 2**) qui désigne le guacharo a été en partie fabriqué sur une onomatopée qui simule le bruit particulier de l'oiseau par imitation des sons qu'il produit. Il s'agit d'un processus de formation des noms très similaire à celui du verbe *caqueter* en français, issu de l'onomatopée *kak*. Voilà quelque chose qui nous rapproche de ces natifs, premiers habitants de la région dont nous trouverons aussi les traces à l'intérieur de la grotte.

**Fig. 2 : Poussin « cacapishco » au nid.**



Tout le monde s'équipe et mange ce qu'il a apporté. Deux équipes de topographie se forment. La première partira devant en laissant derrière elle un bon tronçon de topographie à faire par la deuxième équipe. Puis, après une à deux heures de progression elle commencera à topographier en laissant un point remarquable et visible pour que la deuxième équipe raccorde son cheminement topographique.

La deuxième équipe de topographes est composée de Jean Loup, Liz et moi-même. Nous resterons ensemble tout au long de notre incursion. Au début tout va bien, les puits de lumière qui laissent passer le jour annonce quelque chose de grandiose. Effectivement, les galets transportés par la rivière forme un sol plat facile à parcourir. Des banquettes et encoches latérales de corrosion ornent les parois d'un canyon souterrain assez haut d'où nous parviennent les cris stridents des guacharos.



De longs morceaux de bois gisent sur le sol, certains sont encore debout et montrent que les natifs nous ont précédés dans l'exploration de la grotte (**fig. 3**). En effet, les Amérindiens se servent de grands bâtons pour faire tomber les oisillons en les poussant hors du nid. Il suffit ensuite de les ramasser sur le sol.

**Fig. 3 : Bâton laissé par les natifs pour déloger les poussins des nids.**

Les natifs sont très friands des poussins qu'ils considèrent comme un met de choix.

Tout ne se passe pas comme prévu, bientôt un dôme de calcite nous barre le passage ; il faut utiliser son matériel de progression verticale pour le franchir en empruntant la corde que la première équipe a posé. Quel dommage, car Jean Loup n' a pas pris son matériel...



Il tente de passer par dessous en suivant l'eau de la rivière, certes c'est un peu bas de plafond. En outre, l'eau qui dépose la calcite sous la forme d'une « méduse » génère un rideau liquide sous lequel il faut ramper. Jean Loup n'a pas le choix, il se mouille et franchit l'obstacle avec succès. Liz et moi décidons de contourner l'obstacle par le haut en montant sur le dôme de calcite. Les natifs sont déjà venus ici, car un morceau de bois repose sur le sol. Plus loin, Jean Loup qui a franchi la « méduse » par le bas nous attend au fond de la galerie. Nous le rejoignons en descendant par une corde. L'équipe est ainsi reformée et peut continuer la topographie. De part et d'autre de la galerie principale, on entrevoit des vides immenses peuplés de guacharos.



Puis, la galerie change de morphologie ; on descend par un toboggan glissant qui n'est autre que le socle de grès sur lequel coule la rivière. Les cordes ne sont pas vraiment utiles, mais on les sort du sac lorsque les bassins nous paraissent profonds.

Quelques manœuvres aquatiques nous retardent un peu avant d'arriver à la grande cascade. Au-dessus, je repère un guacharo au nid (fig. 4) facilement accessible que je photographierai au retour.

**Fig. 4 : Jeune guacharo au nid.**

La cavité est belle, la présence de l'eau n'y est pas pour rien. Cependant, nous franchissons quelques petits ressauts glissants où nous devons redoubler d'attention (fig. 5).

Parfois, nous sommes contraints de nous mouiller jusqu'à la taille. En marchant sur le fond, nous mettons en mouvement des graines de palmiers apportées par les guacharos. Des graines et des feuilles apparaissent alors à la surface dans une eau couleur thé. Il en résulte une sensation étrange, équivalente à celle d'évoluer dans un bouillon de légumes.



**Fig. 5 : Ressaut dans les grès. La roche noire et humide est particulièrement glissante.**





Furtivement, on peut apercevoir çà et là des poissons blancs sous les feuilles qui nagent dans cette soupe nourricière (**fig. 6**). Ces poissons lucifuges y trouvent tous les ingrédients dont ils ont besoin, car les poissons-chats ou silures sont des détritivores qui se contentent de feuilles et autres débris végétaux qui pourrissent au fond des vasques.

Plus loin, les volumes deviennent plus vastes et la rivière coule maintenant entre des blocs, puis disparaît totalement. Attirés par le vide des galeries fossiles, nous continuons dans de grands conduits devenus silencieux. Peut-être retrouverons-nous la rivière plus loin ? Sans l'eau courante, la progression est plus facile.

**Fig. 6 : Poisson nageant dans les eaux chargées de graines et débris végétaux apportés par les guacharos.**

Il reste cependant quelques vasques pleines d'eau correspondant à d'anciennes marmites d'érosion creusées dans le socle gréseux. Il s'agit d'une galerie fossile bien décorée. Des concrétions blanches sont alignées sur une fracture rectiligne qui court au plafond de la galerie. Tout le monde est unanime, ce sera le « Salòn de James ». En effet, il y a des stalagmites qui pourraient convenir à notre ami James Apaéstegui, président de l'ECA et spécialiste des paléoclimats qu'il lit dans les lamines de calcite.

La galerie est entrecoupée de grands bassins d'eau (gours) qui nous obligent à se mouiller un peu, mais l'eau n'est pas si froide. Le sol calcité de la galerie la rend très esthétique. Puis, nous arrivons dans le lit fossile de la rivière de Cacapishco reconnaissable aux galets qui jonchent le sol.

Le pendage des couches de calcaires peut se lire sur les parois et des dalles rocheuses parfaitement plates ont tendance à tomber sur le sol (**fig. 7**).

**Fig. 7 : Dalles de grès effondrées avant l'ancien siphon de sable. Sur les parois, on peut observer le pendage des couches de calcaires.**



Après un passage bas correspondant à un ancien siphon rempli de sable, nous parvenons à rejoindre la première équipe dans la salle des Retrouvailles. Cette équipe a pu topographier des prolongements, a priori plus étroits.

La rivière principale n'a pas été retrouvée, seuls des affluents qui se terminent sur des siphons ont été reconnus. Le Tragadero de Cacapishco accuse un développement de 1897 m. C'est une cavité vierge qui offre une grande variété de paysages souterrains. Son exploration restera dans les mémoires, car nous avons contribué ensemble à la connaissance de ce patrimoine souterrain, y compris nos amis péruviens de Chirimoto qui nous ont permis d'en faire l'exploration (fig. 8). Maintenant, le problème qui se pose est comment va-t-on préserver cette grotte et la forêt qui l'entoure ; mais Lucho a quelques idées sur la question.



**Fig. 8 : Le groupe réuni dans la galerie des Gours.**

Mais pour l'heure, il fait froid à la sortie de grotte et la nuit va bientôt tomber. Il est convenu que Lucho reste sur place pour attendre les autres encore dans la cavité. Une petite équipe guidée par Ney décide de partir maintenant vers la cabane du Belge.



**Fig. 9 : Une pause à la cabane d'Ernesto.**

Nous prenons soin de bien repasser par le même chemin et de ne pas nous tromper : la cabane d'Ernesto (fig. 9), la piste des ours, etc... et comme ça jusqu'au camp de la cabane du Belge.



